

POLIQVIN, Laurent (2003) *L'ondolement du désir*,
Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 78 p. [ISBN : 2-921353-96-2]

Lydia Lamontagne

Volume 18, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018878ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018878ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, L. (2006). Compte rendu de [POLIQVIN, Laurent (2003) *L'ondolement du désir*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 78 p. [ISBN : 2-921353-96-2]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 18(1), 103–106.
<https://doi.org/10.7202/018878ar>

**POLIQUEIN, Laurent (2003) *L'ondoiement du désir*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 78 p.
[ISBN: 2-921353-96-2]**

Dans un article du collectif *Figures du sujet lyrique* où elle traitait de la référence dédoublée du sujet lyrique entre fiction et autobiographique, Dominique Combe énonçait que «le "sujet lyrique" n'existe pas, [qu']il se crée» (Combe, 1996, p. 63). Estelle Dansereau, à propos du troisième recueil de Laurent Poliquin, *Le vertigo du tremble* (2005), «suggère l'importance pour ce poète de la filiation entre un sujet lyrique ouvert à toutes les sensations et le monde habité par les êtres, les objets, les expériences et les paroles qui l'ont précédé» (Dansereau, 2005, p. 237). Le lyrisme déployé par Laurent Poliquin dans *L'ondoiement du désir* (2003) est défini par les sens et les sons; le «je» poliquinien taquine le verbe et transforme la pulsion créatrice en une allégorie de la femme:

des poils au crayon
glissent
sur toi femme blanche
lignée (p. 22).

C'est «je» qui, peignant sa muse, lui donne le sens de la création, et y inscrit sa subjectivité. De sorte que dans cette première section de poèmes qui porte le même nom que le recueil, le champ sémantique de la voix, et plus sensuellement celui des «lèvres jacassantes» (p. 16), nous préparent à un poème où les onomatopées «mmm» et «euh...» ainsi que les lettres «A», «i» et «R», employées seules, traduisent la jouissance de

remonter la parole
pour se naître l'un et l'autre
avant le mot (p. 18).

Suite au rapprochement entre l'acte sexuel et l'inspiration poétique, il n'est pas étonnant que la venue au monde du sujet lyrique soit le thème de la deuxième section intitulée «L'antre de la marmaille». L'antre qui se dit d'un lieu inquiétant et mystérieux d'où on ne peut guère sortir une fois qu'on y est entré symbolise l'émergence du «je» de la «grande boîte de corps morts» (p. 39), soit de la noirceur d'avant le poème. Dès l'incipit, le moi lyrique se présente dépouillé tel le poème qui n'est pas encore écrit: «nu / j'ai vu des brindilles m'habiller nid» (p. 39). Ces vers ne traduisent pas encore la «parole naissante et

sa poétique» (p. 236) qu'Estelle Dansereau a remarquée dans le recueil suivant, *Le vertigo du tremble* (2005), mais ils relatent l'élaboration du «je». Ce dernier qui nous annonce qu'«un jour je suis né blé» (p. 39) habite l'ondulation des blés et suit le cycle des saisons. La toile en page de couverture, avec ses filaments rouges soufflés par le vent sur un fond vert, dépeint l'intérêt du poète pour les déplacements à la fois terrestre, aérien et dans l'espace de la femme-poème: «j'enfourchai à poil / des lombrics ailés dans des ciels terreux» (p. 47). Le dernier poème de cette section montre l'onde sonore qui sous-tend le deuxième recueil de Laurent Poliquin. En effet, avec ses assonances en «ou», «oi» et en «a», ses allitérations en «l», «r» et «v», le lecteur entend les vagues de ce poème jazzé: «je me tout petit poisson blues / dans une voix qui roucoule» (p. 48).

Dans la troisième section, «Apatride blues», le trifluvien d'origine, Laurent Poliquin, ajoute à la musicalité de son écriture le sous-thème de l'eau qui entoure son nouvel point d'attache, Saint-Boniface. Ainsi, il est question de la «rivière rouge / qui te sillonne» (p. 55) et des «origines de fleuves dans les mots» (p. 57), deux passages qui dénotent les propriétés ondulatoire et fluide de l'eau. Inspiré par le poème «Accompagnement» de Saint-Denys Garneau lorsqu'il écrit «je marche dans les pas cossus» (p. 63), le jeune poète souhaite être guidé par la prospérité versificatrice de ses prédécesseurs. De même, nous notons aussi l'influence de «La fille maigre» d'Anne Hébert dans le passage:

j'ai dans la vie
les veines qui me font dure
pitié (p. 55)

quoique, chez Laurent Poliquin, l'aspect liquide l'emporte sur l'os et les métaux au cœur du poème hébertien. Le champ sémantique de l'écoulement des mots chez Laurent Poliquin rappelle le désir. Toutefois, si la femme n'est pas toujours vénérée dans le rapport amoureux comme le laisse entendre le vers «je sais que tu es belle et tais-toi» (p. 28), le «je» souffre aussi face à sa muse: «le fouet saignant s'égoutte de la robinetterie sadique» (p. 29). C'est que la quête d'un lyrisme érudit non empreint de romantisme a ses pièges qui, lorsque nommés, peuvent donner lieu à «la commissure affectée d'un mauvais poème» (p. 60). La description métaphorique des difficultés d'écrire, les «mots

microbes / dégoulinant le poème» (p. 61), laissent une mauvaise impression chez le lecteur. Cela dit, on oublie rapidement cet écueil lorsque le sujet d'énonciation exprime les enjeux propres à tout poète soucieux de traduire le réel par une parole féconde en employant les images de l'anémie, de la noyade et en invitant sa «mie» (p. 65) à l'écouter un peu. Laurent Poliquin titille le langage afin qu'il en retentisse (pour parler en termes bachelardiens) des vers ciselés telle la paronomase «de vie sage en visage» (p. 63) dont la sonorité invoque un regard doux sur la vie et les rapports humains. La quête de création s'apparente à celle de la procréation dans les vers:

des cigognes circulent
garnies de polichinelles parfumés
dans les tiroirs (p. 69)

puisqu'en français familier, avoir un polichinelle dans le tiroir, signifie être enceinte. Par conséquent, c'est en chantant son désir pour cette muse dont il est l'amant, le père et la mère que le sujet lyrique s'écrit.

La dernière section du recueil, «Ode à Saint-Boniface», se compose d'un seul poème où la femme est une allégorie de la ville:

Saint-Boniface ma belle
ma curieuse ma mienne moitié
mon tous les jours ma femme (p. 78).

Le champ sémantique de la séduction est ici présent dans des termes comme «jarretelle», «dentelle», «jambe longue et nue», «soie» (p. 77); la femme-ville séduit puisque le sujet lyrique peut la parcourir en langue française et y trouver «le charme des mots de ma peau» (p. 78).

Comme son titre l'indique, *L'ondoiement du désir* parcourt la poésie encore plus désirable parce qu'elle chante «l'imprononçable pouvoir de l'incompréhension» (p. 78) qu'est la langue française au cœur de Saint-Boniface. La poésie de Laurent Poliquin est à l'image de sa muse: fine, bavarde et lascive. Au jeune poète adepte d'un lyrisme dont la figure féminine s'avère être un dispositif d'énonciation permettant de jouer avec la plasticité des mots et de présenter un «je» empreint de postmodernité, l'expérimentation poétique, certes

parfois difficile, permet néanmoins d'éveiller chez le lecteur des résonances profondes.

BIBLIOGRAPHIE

COMBE, Dominique (1996) «La référence dédoublée», dans RABATÉ, Dominique (dir.) *Figures du sujet lyrique*, Paris, PUF, p. 39-63.

DANSEREAU, Estelle (2005) «Le vertigo du tremble de Laurent Poloquin (compte rendu)», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 17, n^{os} 1-2, p. 235-237.

Lydia Lamontagne
Université d'Ottawa

RODRIGUEZ, Liliane (2006) *La langue française au Manitoba (Canada): histoire et évolution lexicométrique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 519 p. [Canadiana Romanica, v. 21] [ISBN: 3484560215]

Le livre présenté ici porte principalement sur le français du Manitoba (Canada) aujourd'hui. Mais l'auteur a jugé bon de faire précéder l'étude proprement linguistique d'une introduction de plusieurs chapitres qui présente le contexte historique et social de la province du Manitoba, l'une des provinces de l'Ouest canadien, avec la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie-Britannique. Ce long préambule est indispensable pour comprendre la situation linguistique actuelle de cette province canadienne.

Le Manitoba est la province de l'Ouest canadien située la plus au centre du pays, à l'ouest de l'Ontario. Son histoire comme celle de l'Amérique toute entière remonte à la recherche de la «mer de l'ouest» pour se rendre en Chine. La traite des fourrures a longtemps marqué l'histoire du Manitoba, appelé à l'époque la colonie de la Rivière-Rouge. C'est au cours de la première moitié du XVIII^e siècle qu'un premier poste stable de commerce des fourrures a pu être établi dans l'Ouest canadien, grâce à La Vérendrye, que l'histoire reconnaît comme étant celui qui a «découvert» ce territoire qui allait devenir le Manitoba. Les liens de commerce et d'amitié que ce dernier a su établir avec les Amérindiens de la région doivent être soulignés. Le métissage